L'expérience spirituelle
de Jacques Lacarrière en Grèce

« Hommage à Jacques Lacarrière »
Villa Kérylos – 26 juin 2025

Je n'ai pas connu Jacques Lacarrière. La seule et unique fois où je l'ai aperçu, c'était en 2003, à la Sorbonne, du fond de l'amphithéâtre Descartes. Il donnait une conférence sur Alexandrie dans le séminaire de littérature comparée de Pierre Brunel. J'étais curieux de voir cet homme dont je découvrais peu à peu l'univers avec, comme viatiques, *L'Eté grec* et le *Dictionnaire amoureux de la Grèce*. Mais j'étais encore ébloui, comme bien d'autres, par *Le Colosse de Maroussi* d'Henry Miller. Comment rester insensible au récit des tribulations d'un Américain en Grèce ? Le charme qu'exerce le livre de Miller est immédiat, tandis que *L'Eté grec* demande plus de temps et de patience. Peut-être parce qu'il parle moins d'un écrivain enthousiaste qui se trouve soi-même en Grèce, que d'une Grèce transmise par un poète-traducteur qui la connaît dans toute la diversité de son histoire et de sa culture, et qui l'aime en raison de cette diversité.

L'Eté grec a longtemps souffert, et souffre encore parfois, d'un malentendu. Le titre, comme l'a souvent dit Sylvia, est trompeur. Ce n'est pas une invitation à fréquenter en pleine canicule estivale les sites archéologiques et les camps du Club Med (le premier ayant été inauguré à Corfou en 1952), ni à rôtir sur les plages écrasées de chaleur de Chalcidique ou du Péloponnèse, ni à végéter dans les Cyclades, ces anciennes « prisons du soleil » pour détenus politiques, dénoncées par Jacques Lacarrière dans les années 1970 avant d'être métamorphosées en zones touristiques.

L'Eté grec, c'est la renaissance de la Grèce libre après l'hiver d'une dictature militaire au pouvoir de 1967 à 1974. Sept longues années durant laquelle le tourisme du soleil a explosé pour aveugler les étrangers et dissimuler la violence de la répression. Sept années pendant lesquelles Lacarrière a refusé catégoriquement de se rendre dans un pays où il comptait tant d'amis, souvent menacés par la censure, l'exil, l'emprisonnement. C'est la différence entre Jacques Lacarrière et Henry Miller, dont il n'est pas question de critiquer a posteriori le voyage

au cours de l'année 1940 dans un pays dirigé par le dictateur Metaxas. Souvenons-nous que Sartre et Beauvoir y étaient allés en 1937 sous le même régime, comme tant d'autres. Et puisque le nom de Sartre apparaît, il faut rappeler que, face à une dictature, il fallait faire un choix. Le choix de Lacarrière a été le refus, aussi courageux que douloureux pour un homme qui se rendait chaque année en Grèce entre le mois de mai et le mois d'octobre. Mettant sa plume au service de Ritsos et Théodorakis, Lacarrière a su attendre des jours meilleurs, l'apparition d'un bel aujourd'hui, d'un été resplendissant après la longue nuit de la dictature.

L'un des lecteurs qui a sans doute le mieux perçu la profondeur de *L'Eté grec*, au-delà de son image « routarde », a été Roland Barthes. A vrai dire, le nom de Lacarrière n'était pas inconnu du sémiologue. Les deux hommes avaient eu plusieurs fois l'occasion de se croiser depuis l'après-guerre. Barthes avait été, dix ans avant l'arrivée de Jacques Lacarrière à Paris, un des fondateurs du Groupe de Théâtre Antique de la Sorbonne. Barthes, qui avait créé le Groupe en 1936, l'avait quitté dès 1938, et c'est après 1945 que Lacarrière le rejoint pour en devenir l'un des leaders. Ajoutons que Barthes et Lacarrière, admirateurs de Jean Vilar, ont écrit tous deux dans la revue *Théâtre populaire* durant les années 1950, avant que Jacques collabore avec Vilar pour *Antigone* en 1960 et *La Paix* d'Aristophane en 1961.

Leur dernière rencontre a été livresque. En 1976, Barthes s'est servi de la première partie de *L'Eté grec* consacrée au Mont Athos dans *Comment vivre ensemble*, son premier cours au Collège de France. Le mot « idiorythmie », un mode spécifique d'organisation des communautés monastiques sur le Mont Athos, l'a incité à consacrer son cours à la question, tant débattue de nos jours, du « vivre-ensemble ». Et c'est ainsi que la lecture de *L'Eté grec* par Barthes nous conduit vers ce que je propose d'appeler, faute de mieux, l'expérience spirituelle de Jacques Lacarrière en Grèce. Une expérience d'une infinie richesse, dont je me contenterais de livrer quelques aspects.

*****

De l'Antiquité à la Grèce vivante : tel a été le premier itinéraire de Jacques Lacarrière. Un itinéraire qui le mène de Paris à Athènes et à Delphes grâce aux tragédies d'Eschyle. *Les Perses* et *Agamemnon*, jouées par le Groupe de Théâtre Antique en 1947 pour le centenaire de l'Ecole Française d'Athènes, ont permis au jeune poète-étudiant d'entrer en contact avec une autre Grèce au cours d'une nuit mystique à Delphes. Une expérience inoubliable, faite de silence, de solitude, d'immersion dans la nature dans l'obscurité nocturne. La sensibilité de Jacques Lacarrière au sacré, dont son ami, le poète chilien Luis Mizon, a témoigné

magnifiquement dans *Jacques Lacarrière : le sacré bricolage de l'esprit* (2004), s'exprime au seuil de *L'Eté grec*, dans le récit de son voyage au sanctuaire d'Apollon, en pleine guerre civile :

> « Silence. Solitude. Pas un seul bruit vivant, si ce n'est par moment le cri des gypaètes traçant des cercles dans le ciel ou sur le flanc des Phaedriades. Plus bas, dans la vallée du Pleistos, un chemin serpentait jusqu'à la mer parmi les oliviers, un chemin désert, sans un seul être humain. Delphes était vide, abandonné, livré à tous les fantômes de l'histoire. […] Que retrouver ici ? Le passé mort, véritablement mort ou le présent, mort lui aussi, mais où se devinaient les forces silencieuses, tapies, sournoises de la guerre ? Je me souviens m'être rendu compte – alors que j'étais assis sur le théâtre, juste à la tombée de la nuit, ne pouvant détacher mes yeux de ce paysage inouï – de l'étrangeté de ce voyage en Grèce. J'étais venu ici, poussé par les fantômes et les mirages du passé, pour jouer devant les Grecs d'aujourd'hui les drames et les horreurs de la Guerre de Troie alors qu'une autre guerre se déroulait sur ces lieux mêmes. Une guerre civile, plus lourde et meurtrière que celle des Grecs et des Troyens. Ce jour-là, dans cette nuit de Delphes et ce silence des montagnes où nous épiaient, sans aucun doute, les partisans, je sentis qu'une Grèce mourait en moi et qu'un autre naissait. »[1]

Trois ans plus tard, Jacques Lacarrière est de retour en Grèce. Son deuxième voyage marque une nouvelle orientation dans sa vie. Ayant décidé de se rendre en Inde, il s'arrête longuement dans le pays d'Elytis, abandonne son projet initial et délaisse le sanctuaire d'Apollon pour se tourner vers le Mont Athos. Il y passera trois étés, en 1950, 1952 et 1953, avant de publier son premier livre en 1954 chez Seghers : *Le Mont Athos*. Un demi-siècle plus tard, en 2002, son dernier livre sur la Grèce s'intitule lui aussi *Le Mont Athos* : c'est un retour sur les lieux d'une expérience inoubliable, évoquée avec les photographies de Carlos Freire.

Entre ces deux livres, toute une constellation d'ouvrages s'inscrivent, de différentes manières et dans tous les genres, dans le sillage des séjours sur la Montagne Sainte : des essais d'histoire religieuse (*Les hommes ivres de Dieu* en 1961, *Les Gnostiques* en 1973), des traductions (*Hymnes orphiques* en 1995), des poèmes en prose (*Sourates* en 1983), des récits de voyage (*L'Eté grec* en 1976), des romans (*Marie d'Egypte* en 1983, *Dans la forêt des songes* en 2005), des livres d'art (*La Cappadoce* en 1988, *Visages athonites* en 1995), des préfaces (pour *Le Désert* de Loti et *Terres mortes* d'André Chevrillon), des livres d'entretiens

[1] Jacques Lacarrière, *L'Eté grec*, Plon-Pocket, « Terre Humaine Poche », 1998, p. 17.

(*Science et croyances* avec Albert Jacquard en 1994, *Mémoire vivante* avec Jean Lebrun en 2002), sans oublier évidement le *Dictionnaire amoureux de la Grèce* (2001).

L'expérience vécue au Mont Athos se déploie dans un espace plus large que celui de la Grèce : elle prend les contours de « l'hellénisme » et s'étend vers « l'Orient », en particulier vers l'Egypte. Une ville que Jacques Lacarrière a visitée en 1956 y occupe une place importante : Alexandrie. Il a nourri un grand amour pour cette ville qui lui a donné accès à un monde étrange : le désert égyptien où vécurent les anachorètes, « hommes ivres de Dieu » en rupture avec la société, et tentant, par l'ascèse, la méditation et le silence, de se purifier de tous les miasmes du siècle. Qu'il s'agisse des ermites chrétiens ou des gnostiques, Jacques Lacarrière a été fasciné par ces individus qui, seuls ou en petits groupes, ont essayé de nouvelles formes de vie, en marge des institutions et dans le rejet des normes et des conventions sociales. Lui qui se déclarait athée libertaire a été intrigué par des modes d'organisation sociale instituant des rapports différents entre l'individu et la collectivité, sur le modèle ces communautés monastiques.

Cette attirance pour ce que Barthes appelait des « structures individuelles-collectives » et pour les vies marginales, c'est dans le voyage qu'elle trouve sa manifestation la plus éclatante chez Lacarrière. Un voyage que l'auteur de *Chemin faisant* a vécu longtemps, si on l'en croit, comme une errance. Mais l'errance se conjugue à une quête. Lacarrière reconnaissait volontiers que son travail d'écrivain et sa passion de marcheur, indissociables, n'étaient pas un pur vagabondage :

> « Je suis fidèle à certain nombre de thèmes, qui évidemment reviennent. Ce serait plutôt un retour qu'une répétition, chemin, cheminement, chemineau, cheminant sous des mots auxquels je trouve une certaine aura. Des thèmes réapparaissent souvent : la nature, la spiritualité, la quête, au fond, mais sans son côté religieux ou sacré. »[2]

Parfois, on se prend à imaginer l'auteur d'*Errances* en héritier de Montaigne : un écrivain-philosophe en mouvement qui a formé le projet de s'étudier, de s'observer, de se sentir vivre, agir et réagir au gré des rencontres, des aventures et des circonstances, pour en retirer un enseignement valable pour soi et pour les autres. Par la pratique constante de l'écriture de soi (dont témoignent ses journaux intimes rédigés pendant plus de cinquante ans), Jacques

[2] Jacques Lacarrière, *Mémoire vivante*, entretiens avec Jean Lebrun, Paris, Flammarion, 2002, p. 155-156.

Lacarrière met en lumière les détails d'une existence parfois infimes et infiniment personnels, jamais insignifiants ni ostentatoires.

Ce qui l'a empêché de tomber dans l'anecdote vaine, c'est la poésie alliée à un savoir érudit, jamais pesant et bien réel. Si Jacques Lacarrière a pris soin d'esquiver la cuistrerie et l'arrogance des savants, ses livres n'en sont pas moins étayés solidement. Il n'a jamais fait mystère de son intérêt pour l'encyclopédisme, lui qui fut un lecteur passionné d'ouvrages scientifiques dès son enfance, quand il se réfugiait dans le tilleul d'Orléans. Un lieu secret où, surplombant le monde, le petit garçon éprouvait ses premières extases, prélude à une expérience spirituelle qui s'épanouirait dans ses voyages solitaires en Grèce.

*****

On aime à représenter Jacques Lacarrière comme un écrivain voyageur, lui qui fut avec Sylvia un des piliers du festival *Etonnants Voyageurs* de Saint-Malo, fondé par Michel Le Bris. Mais rien n'est plus faux que de le considérer comme un « routard » à la mode des années 1970. Jacques n'était ni un randonneur, ni un touriste. Souvenons-nous de ce qu'il déclarait à Jean Lebrun : « Le randonneur, je ne supporte pas ce mot. (…) Etre randonneur, c'est aller jusqu'au bout de son souffle. Moi je ne marche pas pour m'épuiser, ni me martyriser, je marche pour me sentir bien dans mon corps, essayer de le maîtriser parce que le corps ne vous obéit pas tout le temps. »[3]

Pour lui, la marche, qu'elle soit promenade par les chemins de campagne, pèlerinage vers un site sacré ou divagation à travers les forêts obscures, est une expérience à la fois physique et spirituelle : l'aise du corps en mouvement et la bonne maîtrise des gestes ; la sage économie de l'effort et du repos ; la destination qui oriente le marcheur vers un lieu désirable, château, monastère, montagne, paysage marin. « Je pense que chacun devrait avoir son propre lieu de pèlerinage, avoué ou inavoué. Une longue marche n'a de sens que si elle a un but, aussi profane soit-il », expliquait Lacarrière à Jean Lebrun[4].

Mais le but véritable de la marche, c'est la transformation du marcheur. Marcher, c'est alléger son corps pour alléger son esprit et se rendre intégralement disponible au monde. Pour Lacarrière, la marche est la source d'une expérience confinant à quelque chose qu'on pourrait appeler, malgré les fortes connotations du mot, « mystique ». En tout cas, rien n'est plus étranger à cette expérience que l'effort du sportif, du jogger qui, écouteurs vissés dans les

[3] Jacques Lacarrière, *Mémoire vivante*, p. 125.
[4] Jacques Lacarrière, *Mémoire vivante*, p. 127.

oreilles, travaille à son renforcement musculaire et vise à améliorer ses performances, dans l'indifférence aux sites, aux personnes, au temps et à ses abîmes. La marche, ce n'est pas un moyen de « rentabiliser » l'effort. C'est une ouverture au monde qui suppose une certaine lenteur : « Le but, quand on marche, est de sentir son corps le moins possible. (…) J'ai toujours beaucoup apprécié la marche, non comme ascèse ou épreuve physique, mais comme moyen de rencontrer vraiment le monde qui nous entoure et ceux qui l'habitent. »[5]

C'est dans *Sourates* qu'on trouve l'un des plus beaux poèmes en prose consacré à cette expérience corporelle et intérieure, placée sous le signe de la Grèce. La « sourate de l'errance » commence par les réminiscences des nuits de Corfou, d'Athos et d'Athènes au début des années 1950. Et puis, elle devient une méditation spirituelle sur le passage de la nuit à l'aube, d'une vie à une autre, d'un autrefois à un avenir. Une re-naissance au sens propre, cette nouvelle naissance que connaît tout être qui aspire à se libérer d'un moi toujours plus envahissant dans nos sociétés, pour accéder à une autre connaissance du monde :

> « Si j'aime tant l'inconnu des chemins, si aujourd'hui encore il me plaît de toujours partir au hasard, au portulan des nuits imprévisibles, si autrefois, en tant de siècles et en tant de pays, le voyage a passé pour l'épreuve obligée de toute connaissance, c'est parce qu'il a – et qu'il avait – pour but non pas de vous charger, de vous lester d'apprentissage mais de vous décharger, de vous alléger, de vous délivrer de vous-même. A présent, je voyage pour désapprendre. Me déprendre de moi. »

*****

L'expérience spirituelle du marcheur qui cherche à se délivrer de soi-même est bien différente d'autres expériences dont le but est similaire. Ces expériences, ce sont en particulier celles des ascètes d'Egypte, de Syrie, de Grèce, qu'ils aient été chrétiens ou « païens ». Des hommes en marge, comme les voyageurs, qui ont très tôt attiré l'attention de Jacques Lacarrière. En effet, l'auteur célèbre de *L'Eté grec* s'est d'abord illustré par des livres sur les exercices spirituels (comme l'écrivait Pierre Hadot) en vigueur dans l'Antiquité : en plus du théâtre grec antique, il consacre ses premiers livres au Mont Athos et aux « hommes ivres de Dieu ».

Dans cet essai remarquable, Jacques Lacarrière a étudié les anachorètes qui fuyaient la société et adoptaient des pratiques ascétiques violentes, impitoyables envers leur propre corps.

[5] Jacques Lacarrière, *Mémoire vivante*, p. 125.

Il a été frappé notamment par les stylites, immobiles au sommet de leur colonne, exposés à toutes les intempéries, et soumettant leur corps à des souffrances innombrables. Il s'en souviendra jusqu'à son dernier livre, *Dans la forêt des songes* (2005), où Ancelot croise un stylite rongé par les vers.

Les anachorètes égyptiens n'étaient pas les premiers « maîtres de sagesse » qui ont voulu libérer l'âme de sa gangue corporelle. C'était le cas des adeptes de l'orphisme, un courant religieux auquel Lacarrière s'est intéressé dans les années 1990 alors qu'il traduisait et commentait les hymnes orphiques, ensemble de poèmes sacrés associés au culte d'Orphée dans ce qu'on appelle généralement des rites orphiques ou orphico-pythagoriques.

Dans l'orphisme, le corps est considéré comme le tombeau de l'âme : *soma-séma*, selon les deux mots grecs habituellement associés pour désigner la chute de l'âme dans la matière. Les purifications, comme le refus de consommer de la viande, la pratique du silence et de la remémoration, sont destinées précisément à échapper au corps et au temps. Sensible aux rapprochements entre le passé et le présent le plus actuel, Lacarrière est revenu sur l'orphisme dans *Science et croyances* parce qu'il trouvait une actualité surprenante à ces mythes et à ces rites. Il évoquait avec Albert Jacquard le cocon originel qui, selon les Orphiques, a donné naissance à notre monde, en une rencontre inattendue du mythe, de l'astrophysique et de l'écologie[6].

Ce ne sont pas seulement les Orphiques, mais aussi les Gnostiques qui ont éveillé sa curiosité. Dans l'essai qu'il leur a consacré en 1973, Lacarrière rappelle en effet que pour les gnostiques, comme pour leurs adversaires chrétiens, l'âme est prisonnière de la matière. Il faut donc la délivrer par tous les moyens, y compris par des pratiques que réprouve la morale commune. Se faisant l'écho de la révolution sexuelle après Mai 68, Lacarrière décrit les rites de certaines sectes gnostiques au sein desquelles la sexualité occupait une place centrale dans le but de libérer l'âme de sa prison de chair, notamment par la répétition de l'acte sexuel en collectivité et la spermophagie.[7] Des rites vigoureusement condamnés par les chrétiens, et dont le but n'était pas le plaisir pur et simple, mais la délivrance.

Des *Gnostiques* aux *Hommes ivres de Dieu*, des païens aux chrétiens, il existe en somme des similarités dans la mortification avec, toutefois, différents degrés de violence. Les rites orphiques et gnostiques étaient sans commune mesure avec les tortures physiques que s'infligeaient les ascètes et les anachorètes pour transformer le corps en « chair des anges », un corps débarrassé de ses pulsions, de ses désirs, de sa pesanteur. La folie des anachorètes les

[6] *Science et croyances*, Paris, Albin Michel, « Espaces libres », 1999, p. 172-176.
[7] *Les Gnostiques*, Paris, Gallimard, « Idées », 1973, p. 94-112.

poussait à façonner un corps virginal, adamique, purifié du péché, qui serait l'exact contraire de leurs corps amaigris, blessés, calcinés, faméliques[8]. De ces pratiques ascétiques fondées sur la vie solitaire, recluse et silencieuse, Lacarrière a été lui-même le témoin au Mont Athos dès 1950. C'est là qu'il a découvert les anachorètes du sud de la Montagne sainte, dont il décrit le mode de vie dans *L'Eté grec*. Sa visite au père Nikône, un ermite russe qui vivait dans la partie méridionale de la Montagne sainte, lui révèle que le Mont Athos est bien l'extrême pointe du monachisme chrétien oriental en Occident.

*****

Assurément, l'ascèse des anachorètes étonne l'auteur de *L'Eté grec* plus qu'elle ne le séduit. En 2002, Lacarrière confiait à Jean Lebrun : « Je n'ai jamais compris, admis cette théorie selon laquelle la chair serait un obstacle, et le corps, le tombeau de l'âme. (…) Il est important de faire de son corps un ami, de ne pas le martyriser, de ne pas non plus le laisser vous dominer, mais d'en faire un allié. »[9] La négation du corps est d'autant plus d'incompréhensible qu'elle a des effets contraires à ceux qui sont visés. Les pulsions sexuelles, refoulées tant bien que mal, ne cessent de se manifester dans la vie des moines qui éprouvent une grande terreur devant ces signes diaboliques. Une telle existence ascétique n'a rien de commun avec la quête spirituelle de l'écrivain, dont l'objet a été formulé dans *Sourates* :

> « Non. Pas une prison, le corps. Ni un tombeau gnostique. Ni un caveau calviniste. Ni un désastre victorien. Mais un temple aussi. Une nef. Une arche. […] Donc, première tâche avant d'inventorier notre quête spirituelle : INVENTORIER EN NOTRE CORPS NOTRE ANIMALITE. Traquer en nous le primate, le lémurien, le mammifère, le vertébré, voire le chordé. » (*Sourate du corps*)

Immédiatement suit la « sourate du sourire », car le sourire révèle la part animale et la part angélique de tout être humain. Les ascètes et les anachorètes ne riaient certes jamais, car le rire est diabolique. Ils ne souriaient pas non plus. Les moines devaient rester ostensiblement impassibles, sous peine d'être frappés et punis. A ce traitement inhumain du corps, Lacarrière

[8] Voir le chapitre « La chair des anges » dans *Les hommes ivres de Dieu*, Points Seuil, « Sagesses », 2008, p. 221-244.
[9] Jacques Lacarrière, *Mémoire vivante*, p. 124.

oppose justement le sourire, qui « est épanouissement, éclosion, jubilation » (*Sourate du sourire*).

Et où trouver cette jubilation plus splendidement représentée que sur le visage d'une *korè* antique, d'une de ces idoles détruites par les chrétiens fanatiques ? « Enigme de ce sourire des korè, identique, différent, subtil, intérieur, extérieur sur les lèvres de marbre. Eraflure de plénitude. Affleurement de l'être accompli. Esquisse de l'immensité intérieure. Lumière d'un soleil enclos. » (*Sourate du sourire*). Les statues grecques archaïques, qui retrouvent miraculeusement la parole grâce au poète, sont la promesse d'une vie harmonieuse au sein de laquelle le corps laisse entrevoir l'Ange sans être humilié ni martyrisé. Et la *korè* peut alors saluer la naissance d'un nouvel être : « Je suis l'éveil de l'Ange enclos, l'Initiée, l'Illuminée, l'Irradiée d'immortalité. »

La calme assurance de la *korè* est l'éblouissante image de l'union de l'âme et du corps. Cette union engendre béatitude et plénitude, une intense tranquillité que Jacques Lacarrière nommait « l'état étale du cœur » dans son dernier livre sur le Mont Athos. Et voici le bel enseignement que nous a livré le poète voyageur au soir de sa vie, fruit tardif d'une expérience vécue jadis en Grèce durant trois étés[10] :

> « Aussi singulier ou étrange que cela puisse paraître, je n'ai jamais vécu ces trois voyages et ces longs séjours à Athos comme une entreprise ou expérience proprement religieuse. Je m'étais simplement promis – mais cette promesse est-elle aussi simple ? – d'aller à la rencontre des derniers anachorètes de notre temps dont je savais qu'ils vivaient encore à Athos, isolés, quasi inaccessibles, dans les grottes du Sud de la montagne. Je pensais (car j'étais par contre – et je suis toujours – en état de recherche spirituelle), je pensais que des gens qui vivent ainsi, seuls, des années durant, sur un simple rocher, ont sûrement quelque chose à nous dire, sinon même à nous enseigner. […] C'est qu'aller sur la Sainte Montagne en ce temps-là et aujourd'hui encore, certainement, n'a que peu à voir avec une visite au mont Saint-Michel ! Je l'ai dit, c'est changer de temps, de temps profane et de temps sacré, c'est pénétrer un espace où nature, traditions, croyances et rituels se perpétuent intacts depuis plus de 10 siècles, c'est rencontrer une utopie vivante, réalisée, des phalanstères orants flottant entre ciel et terre, des ruches où se distille le miel de la contemplation. […]

[10] Jacques Lacarrière & Carlos Freire, *Le Mont Athos*, Paris, Imprimerie nationale, 2002, p. 77-78.

Etale : c'est le mot qui convient le mieux à mon sens pour définir l'état de calme absolu, de parfaite harmonie des contraires obtenu par la prière ou la méditation. Une mer étale est une mer qui a perdu jusqu'au souvenir des tempêtes. Une mer sans mémoire et sans agitation, qui ne fait plus qu'un avec le rivage et avec l'horizon. Et c'est justement un jour où, à Athos, je contemplais à l'aube la mer étale du balcon d'un des monastères que m'est revenu en mémoire ce vers du poète italien Ungaretti, écrit lui aussi un matin à l'aube devant la mer Tyrrhénienne et qu'aurait pu penser, dire, chanter ou écrire un ermite athonite :

M'illumino d'immenso

Je m'illumine d'immensité. »

Christophe Corbier

(CNRS, IReMus)